

ZAKARIYYA MUHAMMAD

Zakariyya Muhammad, né à Zâwiya, près de Naplouse, en 1951, a fait ses études à Bagdad et travaillé dans la presse en Jordanie avant de devenir secrétaire de la rédaction de la revue *al-Karmel*. Auteur d'un roman, *L'Œil obscur* (1996), et de trois recueils de poèmes, *Derniers poèmes* (1981), *Travaux manuels* (1990) et *Le Cheval traverse Uskudâr* (1994), d'où sont extraits les poèmes publiés ici.

Traduit de l'arabe par Farouk Mardam-Bey.

Les morts

Quels sont donc ces arbres longs ?
Pourquoi se tiennent-ils ainsi, à la file
File interminable ?

Ce sont les morts, mon fils
Partis à la guerre
Et jamais revenus
Ils attendent ici
Pour entrer dans la ville
Ordonnés comme des écoliers

Mais les portes de la ville sont closes
Et les vivants guettent du haut des tours
Armés de flèches et de feux

Le cruchon

Brise de ton bâton
Mon amour
Ce fragile cruchon de terre : mon cœur
Répands son eau sur le sable
Ou garde-le dans ta main
Ta main rêche de paysan
Lève-le au-dessus de ta tête
Afin que l'eau de loin se distille dans ta bouche
Mais gare à toi
Si tu effleures de tes lèvres son argile rouge
Car la mort
Mon amour
Hante le bec du cruchon
Et sa terre brûlée

Fourmi

A dire le vrai
L'amour est une fourmi
Qui marche sur une tige
Dans la main d'un enfant
Et l'enfant joue avec la tige
Et la fourmi n'arrive jamais

Caravane

La caravane se dirige vers le Nord
Et partage la terre en deux
Comme l'Equateur
Quant à moi qui n'ai nul chameau
Nul bien
Je suis destiné à compter les chameaux
Et longtemps dormir entre leurs bosses

Rhinocéros

**Le rhinocéros rumine près du fleuve :
L'eau est noire
L'œil étroit
Et les hippopotames descendent le cours**

**Le rhinocéros dans la forêt pétrifiée :
Un zèbre se joue – en deux couleurs – du monde entier
Et lui rumine et pense à sa corne orpheline
Qui vais-je encorner de cette malédiction ?
Les arbres sont pétrifiés
Les yeux étroits
Et le vent est comme une pâte**

**S'il était taureau, il aurait encorné les couleurs
S'il était bouc, les nuages
S'il était cheval, les lances**

**Qui vais-je encorner
Qui vais-je frapper
Dieu seul mérite de subir
La corne orpheline du rhinocéros**

L'île

Les voyageurs qui l'ont découverte
Ont ajouté un point sur leurs cartes et sont partis
C'était une île d'algues et de laves
Juste une pierre entre parallèles et méridiens

N'importe quel nuage pouvait la couvrir de son ombre
Mais les oiseaux qui l'ont survolée par hasard
Ont vu ce que personne n'avait vu
Car sur ses côtes il y avait sous l'eau des poissons
Rouges comme les coquelicots
Verts comme l'émeraude
Bleus comme l'illusion
Il y avait les arbres et les chevaux
Les coquillages et le soleil
De l'autre versant des montagnes

Ainsi les voyageurs n'ont pas vu le Paradis
Ainsi n'ont-ils pas compris
Que l'île s'était renversée
Et que ses habitants étaient sous l'eau

La mort

**La mort est un peuplier
Vert et sombre
Je bois une infusion de ses feuilles
En le regardant à travers la vitre**

**La mort est un peuplier long, élancé
Son ombre qui a aplani la route devant ma porte
Tourne avec le soleil comme une hélice**

**Je bois à petites gorgées
Et la tasse refroidit dans ma main
Un goût amer me râpe le gosier
Et l'ombre tournante du peuplier
S'élève jusqu'à ma fenêtre**